

Les primaires ou la fabrique du produit politique

Par Arnaud Benedetti | Publié le 17/11/2016 à 19:00



FIGAROVOX/TRIBUNE - Ce jeudi, les sept candidats de la primaire de la droite et du centre s'affrontent dans un troisième débat. Mais, pour Arnaud Benedetti, les primaires concentrent tous les maux que l'on reproche à la vie politique.



Arnaud Benedetti est professeur associé à l'Université Paris-Sorbonne et co-auteur de Communiquer, c'est vivre (entretiens avec Dominique Wolton, éd. Cherche-Midi, 2016).

Paradoxes de notre époque: nous voulons toujours plus de démocratie et nous en sapons tous les jours un peu plus les fondements. Le processus des primaires, cette nouvelle passion française, en fournit une illustration parmi d'autres tant il concentre bien des maux qui ne cessent de perturber depuis des années le fonctionnement de notre espace public: hyper-vitesse, hyper-personnalisation, hyper-com ... Loin de forger un président de la République, les primaires fabriquent d'abord un produit!

L'accélération du calendrier électoral a ouvert la voie à une course effrénée des ambitions.

L'accélération du calendrier électoral a ouvert la voie à une course effrénée des ambitions qui se manifestent dès le lendemain de l'élection. Mais cette contraction du temps démocratique n'est que l'un des symptômes d'un phénomène plus vaste qui balaie

l'ensemble de la société et de l'espace public: la vitesse, l'impatience, le refus de la durée.

Cette chevauchée installe au cœur de la cité une confusion frénétique, qui emporte tous les acteurs du jeu démocratique: hommes politiques, médias, commentateurs et in fine citoyens eux-mêmes. Tout se passe en effet comme si la démocratie se réduisait à une forme de «*fast-democracy*», où tout doit se consommer, disparaître au rythme d'une actualité incessante, spectaculaire, vertigineuse, souvent artificiellement produite par le fonctionnement même du jeu médiatique. Cette démocratie à bout de souffle est d'abord celle du tout-info, des réseaux et d'Internet, celle qui ne laisse pas le temps à l'argumentation de se développer et à l'action de mûrir.

La surréaction est devenue la marque d'une hyper-modernité. Réagir tout de suite et à tout prix, marquer son territoire partout et à tout moment, être visible tout le temps et quel qu'en soit le motif, s'indigner toujours, autant de dispositions qui désormais innervent les comportements et servent ainsi de mobiles aux jeux des acteurs. La posture est comme recreditée en permanence par une parole, une image, un événement. Plus que jamais tout se passe comme si la visibilité exacerbée était la condition de l'existence, de la reconnaissance et de la survie. Cette peur de disparaître d'un radar médiatique tournant en boucle est au principe d'une communication hypertrophiée.

La surréaction est devenue la marque d'une hyper-modernité.

François Hollande reproduit de manière aussi banale et pateline que systématique cette geste perpétuelle.

Nicolas Sarkozy avait le premier en France initié cette hyper-communication, intarissable, répétitive, omniprésente. François Hollande reproduit de manière aussi banale et pateline que systématique cette geste perpétuelle. Happée par l'emballage de la numérisation de la vie publique, jamais

sans doute le débat démocratique n'avait été si embarqué dans un processus qui échappe à toute règle et maîtrise, hors cette prééminence de l'immédiété.

Les logiques de communication sont en apparence toujours plus dominantes dans les stratégies politiques ; elles évacuent le plus souvent la question des convictions, des cohérences doctrinales ; elles s'autoreproduisent sans fin et hors de toutes limites. Pourtant cette domination est un leurre. Les *spins doctors* ne sont même plus des marionnettistes, ils sont devenus eux-mêmes les jouets d'un système qui perpétue son rythme échevelé. Ils sont bien plus désormais des instruments que des instrumentistes. Leur rôle n'est plus tant d'aider à bâtir une stratégie qu'à inscrire leur candidat dans un agenda médiatique.

Les spins doctors ne sont même plus des marionnettistes, ils sont devenus eux-mêmes les jouets d'un système.

Cette révolution copernicienne du paradigme communicant qui avait présidé au développement des ingénieries de la communication résulte essentiellement de la transformation du paysage médiatique sous l'effet combiné de la vitesse digitale et de l'info continue, obsessionnelle. Parler tout le temps, toujours, de tout: de la guerre en Syrie mais aussi du football, de l'économie mais aussi de la dernière émission à la mode, du grave et du léger, du sacré et du divertissement.

Cette banalisation de la parole politique, ce nivellement de tous les sujets et enjeux résultent de cette rencontre entre l'offre éditoriale du tout-info et les potentialités techniques qui accroissent tous les jours un peu plus la circulation du volume d'informations et de données. La communication en est non seulement bouleversée mais transformée. Ses ressorts échappent à l'initiative humaine mais s'inscrivent dans un système qui en vient à cannibaliser les acteurs, leur

intelligence créative et jusqu'à leur intelligibilité d'une situation qui dorénavant les dépasse. C'est la victoire du système technicien prophétisé en son temps par Jacques Ellul, la substitution de la tyrannie de la vitesse à l'utopie démocratique, la confusion de la liberté et de l'illusion de l'ubiquité.

Cet espace-temps médiatique stressé et stressant impose ses lois à l'ensemble de l'espace public qui s'en trouve quelque part altéré, abîmé, corrompu. La «*fast-democracy*» est une «*mal démocratie*» parce qu'elle absorbe

l'exigence du temps indispensable à la réflexion et à l'action, parce qu'elle abolit les distances nécessaires à l'exercice du pouvoir et à la prise de décisions, parce qu'elle confond toutes les légitimités, celle du décideur, du journaliste, du savant dans un brouhaha inaudible et

illisible. Oubliant la lenteur et la profondeur de l'histoire, la retenue des propos et l'économie de la parole, cette idéologie du online constitue un redoutable appel d'air pour tous les narcissismes et les exhibitionnismes ; elle exacerbe également

l'inflation émotive, la fascination aveuglante pour l'immédiat, la quête obsessionnelle de la surréactivité ... En guise de dirigeants, nos sociétés génèrent des enfants hyper-actifs.

Cette médiatisation brownienne induit la peopolisation du politique, la dévalorisation de la parole publique et l'hystérisation du débat. Cet enfièvrement, source de tous les effondrements présents et à venir est un défi majeur. Il interroge notre modèle démocratique. C'est à l'épreuve du retour à une certaine

forme de silence, d'économie de l'expression, de distanciation que les politiques se réapproprient leur communication, condition matricielle d'une démocratie apaisée. En d'autres termes moins communiquer pour mieux communiquer , moins réagir pour agir plus et mieux, et se débrancher, parfois, pour retrouver

marges de manoeuvre, crédibilité... et sens des responsabilités.

Oubliant la lenteur et la profondeur de l'histoire, cette idéologie du online constitue un redoutable appel d'air pour tous les narcissismes et les exhibitionnismes.